

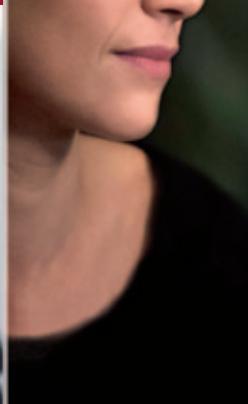
SPRITS, TOLODA et GOOD LAP PRODUCTION présentent

BENJAMIN BIOLAY LARA GUIRAO CHRISTOPHE BARBIER SULIANE BRAHIM
DE LA COMÉDIE FRANÇAISE



DOUTES

CHRONIQUE DU SENTIMENT POLITIQUE



UN FILM DE **YAMINI LILA KUMAR**

Un film écrit et réalisé par YAMINI LILA KUMAR • Image LAZARE PEDRON • Son OLIVIER TOUCHE et MATTHIEU ROCHE • Montage TEDDY VERMEULIN et YAMINI LILA KUMAR • Montage son ALEXIS DURAND
Mixage VINCENT ARNARDI • Etalonnage ELIE AKOKA et LIONEL KOPP • Produit par SPRITS (YAMINI LILA KUMAR) et TOLODA (PASCAL ARNOLD, TEDDY VERMEULIN et JEAN-MARC BARR)
Coproduit par GOOD LAP PRODUCTION (PHILIPPE AKOKA et ALAIN PEYROLLAZ) • Avec la participation du CNC • Crédits photos YANN REVOL • Distribué par ZELIG FILMS DISTRIBUTION ZELIG



SPRITS, TOLODA et GOOD LAP PRODUCTION présentent

DOUTES

CHRONIQUE DU SENTIMENT POLITIQUE

Un film écrit et réalisé par
YAMINI LILA KUMAR

Avec
BENJAMIN BIOLAY
CHRISTOPHE BARBIER
LARA GUIRAO

SULIANE BRAHIM DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

Avec la participation de **PASCAL ARNOLD**

Durée : 1h24

SORTIE LE 13 NOVEMBRE

Site officiel : www.doutes-lefilm.fr

Facebook : www.facebook.com/DoutesLeFilm

Blog : laregledujeu.org/kumar

RELATIONS PRESSE

FLORENCE NAROZNY

6 place de la Madeleine 75008 Paris

Tél. 01 40 13 98 09

florence.narozny@wanadoo.fr

DISTRIBUTION

ZELIG FILMS

33 avenue Philippe Auguste 75011 Paris

Tél. 01 53 20 99 68

contact@zeligfilms.fr

SYNOPSIS

Deux couples d'amis, Chris Bailey et Judith Lazard d'une part et Paul Adler et Albertine Langlois, de l'autre, se retrouvent pour dîner le 9 juillet 2006, soir de la Finale de la Coupe du Monde de Football qui oppose la France à l'Italie. Entre certitudes, hésitations, points de rencontre, lignes de fuite, leurs conversations mêlent les aléas de l'intime au commentaire sur l'actualité politique, comme si les deux s'entrelaçaient, se rejoignaient jusqu'à se confondre. Pendant six années, d'appartements, en cafés, en passant par une loge de théâtre et un cabinet de psychanalyste, ce sont tour à tour les relations amicales, entre hommes, entre femmes, entre hommes et femmes mais aussi les relations amoureuses qui se nouent et se dénouent en même temps que la croyance en la gauche s'entête ou se délite. Entre la primaire socialiste pour la Présidentielle 2007 et le scrutin de la Présidentielle 2012, le politologue, l'historienne, le journaliste et la comédienne traversent cette époque où la croyance est mise à mal, jusqu'à voir leur ressorts les plus personnels se casser.



ENTRETIEN AVEC YAMINI LILA KUMAR

Pour vous, quel est le véritable sujet du film ?

Doutes tente un rapprochement : nos vies bien françaises ne cessent de mêler l'intime et le politique. Nos existences, nos relations se tissent dans une toile dont l'arrière-plan n'est autre que le paysage politique en mouvement.

Passion française, donc, éclairée par quatre personnages dans leur époque, c'est-à-dire maintenant, ou presque. 2006-2012. Comme un pan d'histoire. D'histoire de la gauche plus précisément. Pour Judith, Albertine, Chris et Paul, cette histoire les rassemble ou les oppose. En tous cas, c'est la matière vivante dont ils nourrissent leur proximité ou qui justifie leur éloignement.

Deux couples : pour l'un, Chris et Judith, la prétendue ou réelle neutralité politique de l'homme crée une tension dont on ne sait si elle est au fond l'origine du lien ou le point de départ de sa dissolution. En tous cas, la passion politique semble les réunir. Pour l'autre, Paul et Albertine, la politique n'est pas le ciment de la relation. Effet de génération, sans doute. Une quinzaine d'années les sépare. Dans les yeux de la jeune comédienne, on perçoit l'intérêt, mais pas cette flamme qui consume son homme ou ses deux amis.

Les amitiés elles aussi sont traversées, parfois même percutées par le sentiment politique. Des divergences se font jour, et un beau matin, la concorde n'est plus possible. Le film avance dans cet entrelacs de l'intime, de l'amical et du politique et l'actualité n'a de cesse de l'alimenter et de donner matière à ce qui le parcourt déjà : le désenchantement.

Le sujet du film, c'est donc un questionnement multiforme : qu'est-ce qui nous arrime à un homme, à une femme, à des idées, n'est-ce pas la même chose d'ailleurs ? Comment peut-on en venir à rompre avec un principe, avec un être ? Qu'advient-il des croyances les plus constitutives lorsqu'elles s'effondrent, des liens les plus indéfectibles, quand l'autre est absent ou qu'il est là sans l'être vraiment ?

Il y a le doute sur soi, qui heurte chacun des personnages, même celui qui expose le plus de certitudes, Chris. Il y a le doute au cœur des rapports humains. Que fait cet ami qui vient semer la zizanie dans un couple ? Quelle est la nature exacte de sa relation à l'homme et à la femme ? Comment s'articule une amitié masculine, et l'amitié entre un homme et une femme ? Puis, il y a évidemment le doute sur la Gauche, le doute, plus largement, sur la politique. Je rajouterai enfin le doute sur la France beaucoup plus limpide à la fin du film qu'il ne l'était dans le scénario.

Comment vous êtes-vous lancée dans l'aventure de ce film ?

Cela s'est construit dans le temps long. Série d'engagements, puis d'agacements, de révoltes successives pendant deux décennies. J'ai voulu incarner ces sensations, les faire partager au plus grand nombre (peut-être même ai-je rêvé que cela pourrait aider à sortir d'une impression d'isolement et de culpabilité intériorisée par beaucoup : a-t-on le droit de douter de la gauche quand on n'est pas de droite, s'en donne-t-on seulement la possibilité ?). J'avais envie de faire évoluer des personnages fictionnels avec leur époque. En ce sens, on ne peut réellement dire que la politique soit, en tant que telle, le sujet de Doutes. Le propos du film est bien plus largement lié à l'idée de la croyance. Le scénario est construit de manière à faire ressortir une forme d'enfermement (le nôtre ?), autour, essentiellement, de ces scènes de table, d'où surgissent les interrogations sur la France, cette France de Gauche d'abord, puis cette France adossée à son histoire. Le film présente en fait l'arène politique française confrontée aux non-dits et aux occultations de l'histoire. Notamment au travers du personnage de Judith, historienne, qui replace en permanence l'actualité dans un contexte, suggère ou expose sa théorie des mensonges français en cascade, du refoulé et de l'éternel retour qui a contaminé la Gauche mais également la Droite. Du coup, ironie qui ne me déplairait pas, le film serait même susceptible d'avoir un écho chez certains sympathisants de Droite...

Derrière les personnages, on retrouve certains traits autobiographiques : votre intérêt pour l'histoire de la Shoah chez Judith, Chris et Paul qui forment un jeu de miroir avec Barbier et Biolay... Comment le processus entre écriture et choix des acteurs s'est-il opéré ?

S'il s'agissait d'autofiction, j'aurais été plus frontale, et si j'avais voulu écrire un film à clefs, j'aurais complexifié les choses davantage !

Christophe fait du théâtre depuis trente ans avec sa troupe de l'*Archicube*. Je connais ses talents d'acteur, et

J'aime raconter aussi de quelle façon je suis tombée en admiration béate devant Suliane Brahim en la voyant jouer dans une mise en scène de Peer Gynt pour la *Comédie Française*. Je n'ai pas voulu réfléchir à un casting conventionnel des acteurs. Je voulais filmer les

Venise, chaque été. Le *Deep End* de Skolimovski. Dans tout ce tourbillon culturel, deux passions se sont fixées en moi : le cinéma et la littérature. Alors, en 1997, la réalisation d'un court-métrage, 16 minutes autour d'un livre et d'un homme auquel il se dérobe tout au long



Question d'écriture, de pensée, de mise en abîme. Le point de départ du scénario vient d'une réflexion assez ancienne sur l'autofiction à la française, un genre qui me laisse sur ma faim... L'exposition souvent crue de l'intime me lasse quand elle ne sert pas à dire autre chose, quand elle agit comme déversoir. Lorsque Duras « travaille » sa vie, elle travaille aussi l'histoire et ne cesse de se coltiner le sujet de l'altérité.

Christophe Barbier, l'homme médiatique, m'a inspiré le personnage de Chris Bailey, et je n'ai pas hésité une seule seconde à jouer des codes de sa vie publique : écharpe rouge, chapeau noir moins notoire, costume cravate en toute circonstance, mais aussi placidité, distanciation, volonté de se soustraire à toute assignation à résidence idéologique, indépendance, vision singulière du théâtre politique... Mais le point de départ seul est identique, - je ne sais pas comment il vote et ne le saurai jamais. Je construis un écran, pour dire qu'il faut toujours y regarder de plus près. Le personnage de Chris n'est pas journaliste. Le journaliste, c'est Paul.

évidemment, je rêvais de le voir incarner le personnage de Chris, mais ne croyais pas une seule seconde qu'il accepterait un rôle au cinéma, encore moins celui-ci qui l'expose tout de même un peu ! Notre envie commune de jouer, de nous amuser ensemble, et les hasards du calendrier l'ont permis.

Pour arriver à Benjamin Biolay, le chemin s'est dessiné de lui-même. On retrouve souvent dans le film l'élégance et l'exigence de son attitude et de ses textes. Leur résonance dans ses précédents rôles et sur scène m'ont imposé son visage et donné la certitude que lui seul saurait porter le personnage de Paul et donner forme à sa mélancolie. Par un concours de circonstances, j'ai pu lui transmettre le scénario en janvier 2012. Il l'a lu rapidement et, peu après, il s'est dit prêt à rejoindre le film. Mais Benjamin Biolay n'est pas Paul Adler. Dans chaque personnage, il est important de comprendre qu'il y a un, voire plusieurs pas de côté. Il fallait cependant qu'ils puissent chacun restituer la force et les partis-pris de leurs divers engagements.

visages et les visages sont venus à moi.

De surcroît, ce sont Lara, Benjamin, Suliane et Christophe qui m'ont révélé totalement les personnages de Judith, Paul, Albertine et Chris. Ils les ont fait advenir, et je ne les ai vraiment rencontrés, ces personnages, qu'à la faveur du tournage puis du montage.

En ce qui me concerne enfin, j'ai tout autant d'affinités avec les personnages de Paul et d'Albertine, qu'avec celui de Judith. L'écriture, c'est un peu comme le tricot : plusieurs fils, un point à l'envers, un point à l'endroit !

D'où vous est venue cette envie tardive de cinéma ?

J'ai grandi dans le sillage d'une mère folle de cinéma, d'opéra, de musique contemporaine, de danse. Elle m'emmenait partout, absolument partout. Premier souvenir de film : *La flûte enchantée* de Bergman. Puis des cycles Kurosawa, Misogushi. Un choc : *La vengeance est à moi*, encore une expérience japonaise. Des comédies musicales de l'âge d'or américain, Cassavetes, Fellini, Ferreri, Pasolini. La Mostra de

d'une traque contrariée. Déjà un lien entre le texte et l'image, la littérature et le désir de cinéma. Toujours en tous cas, ce besoin névrotique identifié et assumé de contrer les éloignements, de trouver les cohérences, de réconcilier des mondes dissociés (sans doute le tiraillement permanent entre l'Occident judéo-chrétien et l'Inde, de mes origines mêlées). En retour, les mots et leur projection en visions cadrées m'apparaissent comme des ponts que je suspecte pouvoir jeter entre les réalités les plus contrastées ou les plus antagonistes, celles aussi qui s'obstinent à vous résister. Rapprocher toutes les dimensions d'une existence, mêler le texte, l'image, les passions et les lieux quotidiens, la famille, les engagements, les désillusions, les amitiés, l'histoire personnelle, la grande histoire, les générations, le couple. Décembre 2011, Christophe travaille à son *Histoire de la Comédie Française* et de mon côté, je mets un point final à ce *Doutes*, entrevoyant, par delà les décennies, la réalisation d'un désir naïf et improbable de jeune fille. Parallèlement, dès l'enfance, je m'étais intéressée à la politique. Je suis issue d'une famille républicaine et

socialiste avec, notamment, deux arrières grands-pères maires d'une petite ville d'Auvergne. L'une des images les plus fortes que je porte en moi, c'est le visage de François Mitterrand se dessinant progressivement sur l'écran de télévision, le 10 mai 1981. Je suis allée m'enfermer, et je me suis promis à cet instant de faire Sciences Po, ce que j'ai fait. Autre promesse tenue. Puis cabinets ministériels, conseil en communication politique. Tours et détours pour arriver à ce point de jonction de mes passions et m'autoriser enfin à être moi-même avec ce premier long métrage.

Hormis les génériques de début et de fin, il n'y a pas de musique dans le film ? Pourquoi ?

La musique, je l'entends dans les harmonies et les dissonances des voix des quatre comédiens, des voix particulières. La parole est omniprésente. Donner une place aux mots. Laisser les pensées s'articuler et se déployer. L'image et les mots, donc, comme des partitions. Avec les regards et les gestes des acteurs en contrepoint.

La première scène du film désarçonne le spectateur. Pourquoi ce parti-pris radical ?

Cette première scène est la plus ardue, je l'ai voulue comme cela déjà au moment de l'écriture de la note d'intention de réalisation.

C'est la première scène où les quatre acteurs sont en présence et je l'ai voulue trouble comme ses protagonistes. Le temps de cette histoire, ils se dévoileront chacun à son rythme propre. J'ai voulue cette scène fragile et incertaine comme toute première impression lors d'une rencontre nouvelle. Notre vision, de prime abord, n'est-elle pas brouillée par le contexte, les circonstances, les présupposés, les interprétations ? Paul, Chris, Albertine et Judith avancent de biais, et nous, nous les voyons de biais aussi, de la même manière que le premier contact avec un inconnu est biaisé.

Ils sont quatre. Le dîner les rassemble visiblement dans un appartement parisien. Et presque immédiatement, la conversation prend un tour politique pour ne plus le quitter. Des intellectuels parisiens apparemment conformes au cliché le plus répandu. Pratiquement sur le mode du documentaire. Allons-nous nous enfoncer davantage dans ce monde stéréotypé ou découvrirons-

nous par la suite une réalité plus contrastée et des intériorités plus complexes ? Le goût de la politique, le sentiment politique, me semblent traverser la vie de chaque Français dans une forme de quotidienneté originale et bien hexagonale. A Saint-Germain des Prés comme dans le Gard, du côté du *Flore*, comme à Florange, on discute, on mange, on respire avec la politique et un cortège de souvenirs et sensations qui affleure et tisse la trame de tout commentaire de l'actualité. Postulat : quelque chose d'universel à cela. Les personnages sont donc très situés. Ils n'en seront pas moins flous au début du film.

Est-ce que ce « passage à l'acte » (préparation du film, tournage, direction d'acteur) s'est élevé à la hauteur de votre envie de cinéma ?

J'ai envie de vous répondre que tout, absolument tout, s'est révélé naturel, fluide, stimulant, depuis la préparation du tournage avec mes coproducteurs, Pascal Arnold, Teddy Vermeulin et Jean-Marc Barr mais aussi Lazare Pedron, le chef opérateur auprès duquel j'ai détaillé mes choix en termes d'image, de mouvement de caméra, scène par scène, plan par plan ; en passant par le tournage lui-même, ses surprises, ses incongruités, la magie de ces quatre acteurs ; le montage absolument euphorisant, jusqu'aux étapes du montage son, de l'étalonnage et du mixage dans lesquelles je me suis plongée avec avidité aux côtés de mes camarades, Alexis Durand, Elie Akoka, Lionel Kopp et Vincent Arnadi dont la générosité m'a permis de découvrir les arcanes techniques de la fabrication et de la finition du film.

Tout ce travail fut mené de façon artisanale, en équipe extrêmement réduite, nous obligeant à une vigilance de tous les instants, à une forme de méticulosité et d'attention aux détails qui correspondent bien à mon goût du travail sous contrainte : contrainte économique et contrainte de temps vous poussent vers l'essentiel et développent la créativité en même temps que les liens se font plus forts, plus essentiels.

C'est un film que nous avons fabriqué sans concession, sans censure, ni autocensure, sans renoncement à notre vision première du projet. C'est une aventure qui m'a permis d'accéder à ma liberté et d'aborder mon envie de cinéma, non plus sur le mode du fantasme, mais sur celui de l'utopie enfin réalisée et du plaisir pur.



ENTRETIEN AVEC BENJAMIN BIOLAY

Qu'est-ce qui vous donné envie de vous engager dans ce projet ?

La lecture du scénario, et aussi la rencontre et les desseins plus formels de la réalisatrice.

Vous vous retrouvez en ce personnage ?

Je me retrouve dans sa ferveur et son engagement politique parfois aveugle, mais absolument pas dans son comportement.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de l'incarner ?

Son langage et son son destin.

Vous n'étiez pas effrayé de vous lancer dans un film aussi politique ? Des doutes en ce sens ?

Non, plutôt attiré au contraire. Mais ce qui compte ce n'est pas ma performance individuelle, mais le résultat du collectif.

Personnellement vous doutez ?

Oui, tant que je serai encore en vie.

Ce film vous a t-il permis de dépasser certains doutes ?

...



ENTRETIEN AVEC CHRISTOPHE BARBIER

Qu'est-ce qui vous a donné envie de vous lancer dans cette aventure ?

La matière du scénario m'a convaincu de m'engager auprès de Yamini. La politique au cœur d'un film, mise en avant de manière aussi directe, c'est très rare. Il y a eu quelques films comme *La Conquête*, *L'Exercice de l'état*, ou *Pater*, mais ce sont des genres différents. Du coup, ce côté presque documentaire au travers d'un film sur une phase politique particulière (2006-2012) m'intéressait beaucoup, d'autant plus que ce n'est pas n'importe quelle phase politique. Ce furent, pour la gauche, des années de désarroi et de doutes, justement. J'avais commis une pièce politique, sur la présidentielle de 2002, que j'avais jouée à l'époque avec ma troupe, et là je me retrouvais dans cette même parenté. J'étais également enchanté de pouvoir partager cette expérience avec trois comédiens formidables.

Vous évoquez le contexte politique du film. Vous n'avez jamais ressenti certains doutes liés à la finalité politique du sujet ?

Non, je n'ai jamais eu le sentiment que cela pouvait être problématique. Je trouvais percutant de montrer, au travers du cheminement de deux couples (quatre passionnés qui voient leur monde s'effondrer). Mais ce qui m'a étonné, c'est de voir comment Yamini avait réussi à faire ressortir toute la partie émotionnelle, privée, psychologique, la tragédie humaine, au travers de ce sentiment politique.

Vous n'avez jamais craint la résonance qu'il pourrait y avoir pour le spectateur entre votre personnage et vous-même ?

Non. On retrouve des schémas parallèles, mais je n'ai jamais eu l'impression de me retrouver en Chris. Il y a une arrogance en lui, une assurance, qui correspond à sa mission professionnelle qui est très loin de la mienne. Je mélange depuis longtemps ma vie de comédien et ma vie de journaliste, et c'est une question qui s'est déjà posée. Si on se censure, on ne fait plus rien. Le spectateur comprendra très vite que j'incarne un personnage. La

vraie difficulté consista plus pour moi à passer d'un jeu théâtral au cinéma, à me retrouver devant la caméra. Il ne s'agit pas de la même approche. C'est là que se situe le véritable côté intime, dans cette sobriété, dans cette économie d'énergie du cinéma.

Qu'est-ce que vous a apporté plus personnellement votre personnage ?

Ce n'est pas un personnage que je trouve sympathique, ni dans son comportement tout au long du film, (il me semble terriblement égoïste), ni dans sa conversion finale, (il rend les armes, ce qui est pour moi un message d'abandon). En revanche, c'est un personnage qui reflète parfaitement tout le côté hybride de cette époque, entre 2006 et 2012. On ne sait plus où se place la gauche et la droite. Plus personne ne se retrouve en rien, les déceptions s'accumulent, il y a presque toujours une sorte d'escroquerie, les Français se sentent manipulés et nos personnages expriment parfaitement ces sentiments. Chris porte ce côté ambigu, cynique de cette politique sans idéologie, sans conviction, une politique de la performance, pour ensuite ne pas faire ce qu'on a annoncé. Nous sommes dans un pays où il y a un affect politique et je trouve les différents effets ciuels, les flous, les mouvements de la caméra, la façon dont elle circule entre les personnages illustrent très bien cette sensation, ce regard public qui vient dans l'intimité de la politique. La caméra rend compte de l'indiscrétion politique.

Est-ce que vous ressentez personnellement certains doutes ? Ce film vous a-t-il permis d'en apaiser certains ?

J'ai énormément de doutes. En revanche, je n'ai jamais aucun regret, je ne me retourne jamais sur ce que j'ai fait. Chaque décision éditoriale soulève en moi de nombreux questionnements. Je ne suis pas une personne intuitive, autocrate et j'aime débattre, par exemple, sur les articles que l'on choisit de passer, ce qui permet que mes doutes soient étayés par les doutes des autres.

Le film a levé un doute qui n'en était presque plus un, la politique s'impose de plus en plus comme la grande matière des années cinématographiques à venir et je mets tout dedans, de *Zero Dark Thirty* à des mini séries comme *Fais pas ci fais pas ça*, car ces oeuvres nous plongent au cœur de la vie des gens avec un prisme politique.

ENTRETIEN AVEC SULIANE BRAHIM

Qu'est-ce qui vous a donné envie de vous lancer dans cette aventure ?

À la première lecture du scénario, ma plus belle surprise fut de découvrir une écriture. Mon territoire de prédilection étant celui du théâtre, je suis extrêmement sensible aux textes qui appellent à être dits ! C'est la première fois, en lisant un scénario, que je ressens, comme au théâtre, une réelle envie d'endosser un personnage, celui d'Albertine. Peut-être parce qu'il y a ce mélange entre dialogues et monologues, scènes collectives et moments d'intimité profonde.

J'ai aimé ce questionnement perpétuel chez chacun des personnages. Rien n'était affirmé, une pensée toujours en mouvement. Ce qui a permis, je crois, de ne pas avoir peur d'aborder les questionnements politiques, car rien n'est jamais tranché.

L'idée de vous engager dans un film politique vous effrayait-elle ?

La question de participer à un film aussi politique s'est posée, évidemment. Pour être très honnête, je n'avais aucune réticence à l'idée de parler politique, surtout du Parti Socialiste qui fait partie de moi depuis que je suis toute petite ! Les personnages sont des personnages de fiction et assez vite ces questions de politique ne m'ont plus dérangée. Il me semble que lorsqu'on parle de politique, il y a les moments où l'on parle vraiment de ça, et puis toutes les autres fois où on croit qu'on parle de ça, mais où, en vérité, on parle d'autre chose. C'est ce qui ressort dans ce huis clos, et ça c'est la vie, et c'est aussi le cinéma.

Vous retrouvez-vous en ce personnage ? Qu'est-ce qui vous a donné envie de l'incarner ?

Entre mes convictions et interrogations politiques, je me retrouvais beaucoup dans Albertine, jusqu'à mon métier. Lorsque j'ai rencontré Yamini, la première fois, nous avons longuement parlé de Robert Badinter, que j'admire beaucoup. Ce sont ces « petites » et « grandes » joies qui m'ont permis de me reconnaître d'une certaine manière en Albertine. Et, évidemment, les digressions, divagations, extrapolations, supputations, à la fin, dans sa loge, autour de Marguerite Duras et de Paul. L'évocation de Duras s'est révélée une merveilleuse surprise : elle fait partie de mes lectures, de manière cyclique, j'y reviens toujours. Et c'était une belle façon d'y revenir.

Est-ce que vous ressentez personnellement certains doutes ? Ce film vous a-t-il permis d'en apaiser certains ?

Personnellement je doute un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout. Ce film m'a permis de me sentir, au moment du tournage et encore aujourd'hui, moins seule face à mes interrogations politiques.



ENTRETIEN AVEC LARA GUIRAO

Qu'est-ce qui vous a donné envie de vous lancer dans cette aventure ?

Je me suis immédiatement sentie proche du personnage de Judith. Il y avait beaucoup de choses en elle qui faisaient écho en moi, qui m'étaient familières : sa manière de tout décortiquer, sa manière de chercher à savoir. Elle n'est jamais réellement sereine, toujours insatisfaite, et je me retrouve de ce point de vue en cette femme, même si je pense être un peu plus à gauche qu'elle. J'ai également beaucoup aimé l'écriture de Yamini et le contact humain qui s'est très vite imposé entre les différentes personnes de l'équipe.

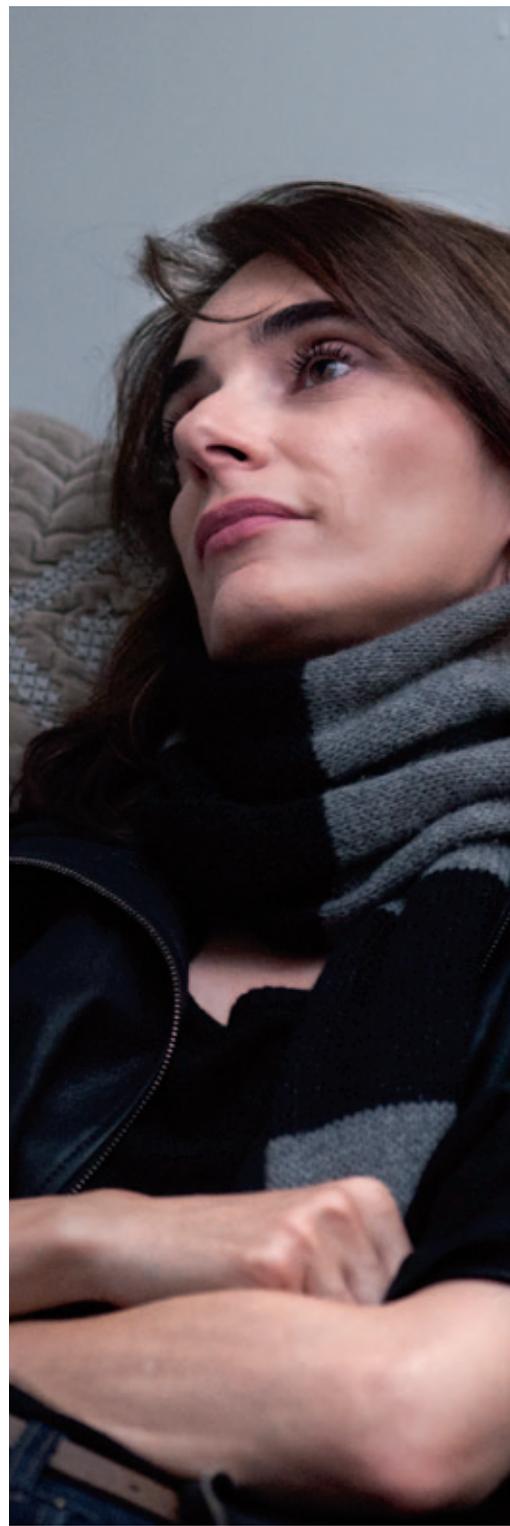
Est-ce que vous n'étiez pas effrayée par l'idée d'aborder un projet porté par la politique ?

Non, jamais. La politique n'est pas un tabou, nous sommes tous concernés et, en tant que comédienne, je ne mets aucune barrière, aucune restriction. Je me sentais en plus habitée par ce sujet et je me suis lancée dans ce tournage avec un réel enthousiasme, dès le départ. Ce qui m'a frappée, en découvrant le film, c'est toute l'émotion qui en ressort. Yamini a réussi justement à aller bien au-delà du sentiment politique. Les rapports humains explosent admirablement et le propos politique devient un prétexte pour parler d'amour, d'amitié, mettre en lumière les maladresses, les espoirs, les déceptions, l'arrogance, la tendresse et les doutes de chacun.

Est-ce que vous êtes vous-même habitée par certains doutes ?

Malheureusement, ou heureusement, oui, et cela dépend des jours. Je doute beaucoup, et cela ne s'arrange pas avec le temps. La sérénité et l'assurance sont peut-être réservées aux sages ou aux imbéciles, et je ne suis ni l'un ni l'autre. L'avancement dans la vie génère une accumulation de doutes. Je peux avoir aussi bien des doutes personnels que sur la vie, le sens de la vie, la politique. Je me demande comment nous pouvons nous construire, avancer en ayant des certitudes rongées par des doutes.

Propos recueillis par Sophie Wittmer.





FICHE TECHNIQUE

Produit par

SPRITS Yamini Lila Kumar

TOLODA Teddy Vermeulin, Pascal Arnold et Jean-Marc Barr

Coproduit par

GOOD LAP PRODUCTION Philippe Akoka et Alain Peyrollaz

Avec la participation du CNC

Image Lazare Pedron

Son Olivier Touche & Matthieu Roche

Montage Teddy Vermeulin & Yamini Lila Kumar

Maquillage / Coiffure Axelle Quinty

Stylisme Antigone Schilling

Régie Ronan Allain & Alexandre Barbier

Montage Son Alexis Durand

Mixage Vincent Arnardi

Étalonnage Elie Akoka & Lionel Kopp



ZELIG^{films}
distribution